

PROLOGUE

Ce roman s'inspire de faits réels qui se sont déroulés tout au long du xx^e siècle.

Fuyant les pogroms et les guerres de la vieille Europe, mes personnages arrivent en Palestine mandataire, alors sous administration britannique, durant la troisième et la quatrième *aliyah*, qui se tiennent respectivement de 1919 à 1923 et de 1924 à 1928. Ces vagues de migration drainent plus de cent mille personnes, essentiellement des Juifs d'Europe de l'Est.

Les personnages de ce livre forment ainsi une famille de ce qu'on appelle en Israël des « pionniers ». Ils fondent et habitent un *moshav* où vivent aujourd'hui encore certains de leurs descendants. Ce *moshav* est une implantation agricole divisée en plusieurs parcelles de terrain égales, chacune possédée et gérée par une famille.

Ce faisant, les personnages deviennent des membres à part entière du *yishouv*, la communauté des Juifs présents sur ce territoire que les pionniers sionistes

considèrent comme « Eretz Israël » – la terre promise par Dieu à Abraham, Isaac et Jacob, qui couvre les anciens royaumes d'Israël et de Juda.

Centrée sur le travail, leur vie de pionniers est encadrée par la Histadrout, puissant syndicat des travailleurs juifs fondé en 1920, qui joue un rôle primordial dans la formation en 1930 du Mapaï, parti ouvrier et sioniste lui-même à l'origine de la Haganah, milice d'autodéfense juive où le héros et son frère sont enrôlés durant les années trente.

Ces repères posés, il est temps de laisser place à la fiction.

✧

L'Europe cherche à s'entendre avec Hitler, se soulage à Munich, alors qu'en Palestine mandataire, Arabes et Juifs s'affrontent. Ces derniers sont soutenus par les Britanniques, administrateurs du territoire. Insurrection, révolte, soulèvement, guerre... c'est chaotique et aussi sanglant que des hommes en armes s'affrontant sur la terre qu'ils convoitent ou refusent de perdre.

Zeev marche en tête. C'est le chef, comme lorsqu'ils étaient enfants. Nissan le suit avec les sept autres membres de l'escouade. Bon nombre se connaissent depuis leur plus jeune âge ; Zeev progresse vite, en quête d'un épuisement qui ne vient pas.

Ils croisent des fermes, les parcelles de terrain délimitées au cordeau et achèvent leur traversée du *moshav* pour aller patrouiller dans le maquis des environs, où des pionniers ont signalé la présence de rôdeurs. Ils longent les murs d'une ferme, couverts de bougainvilliers ; une odeur sirupeuse traverse la nuit, une haleine de terre sèche, de sève et de pollen.

L'escouade quitte le village, s'enfonce en rase campagne en s'orientant à la lueur de la lune. Leurs chausses fouillent les herbes hautes, qui crissent comme de la limaille – le seul bruit qu'ils perçoivent avec les échauffourées des oiseaux dans les chênes et leur propre souffle. Le claquement des ailes de chauves-souris les fait parfois sursauter.

La chemise de Nissan colle à son dos et ses aisselles. Il a travaillé à la ferme tout le jour, des courbatures sifflent dans ses cuisses et ses reins. Il marche sans espoir d'une halte, afin de ne pas se relâcher. Zeev ordonne de mettre sac à terre. Ils se trouvent sur un promontoire qui domine une petite plaine en dénivelé, où luit un marigot. Ils mangent des tomates et du pain mouillé d'huile d'olive ; cet arrêt ne convient pas aux exigences d'une mission furtive, mais il semble écrit qu'ils ne croiseront pas d'intrus, cette nuit-là. Et la vue sur la vallée de Jezréel est magnifique.

Appuyé sur son fusil, crosse au sol, Zeev désigne le ciel, nomme des constellations. Les hommes se frottent le visage, l'un d'eux étouffe un bâillement et cligne des

yeux. Zeev harangue ses semblables, sa voix les redresse ; tout ce qu'il évoque devient décisif, ses silences pèsent comme des élévations.

Lui et Nissan possèdent le même corps de plus d'un mètre quatre-vingts, lesté et avachi, surmonté d'un visage rectangulaire aux grands yeux ronds et aux pommettes fortes. Zeev commence à perdre ses cheveux. Nissan l'envie, lui qui est certain d'être dans son bon droit, comme s'il avait lu dans le livre du destin qu'il combattait pour la justice. Nissan en doute depuis qu'il a participé à la destruction de villages de paysans arabes, rasé au bulldozer leurs maisons de torchis. Malgré les propositions de dédommagements et les ultimatums, ces gratte-cailloux analphabètes ont refusé de quitter les terres qu'ils cultivent depuis aussi longtemps que porte la mémoire des hommes.

Soumis aux ordres, Nissan a tiré par les pieds des femmes accrochées au sol à s'en casser les ongles, devant leurs enfants et leurs maris impuissants. Il en a vomi, cauchemardé.

– Allons-y, camarades ! s'écrie Zeev.

Les membres de l'escouade se lèvent dans le cliquetis des armes jetées sur l'épaule. Au petit matin, ils abordent le *moshav* par un sentier abrité sous une voûte d'arbres d'où tombent des peluches laiteuses ; le chemin longe un champ récupéré depuis peu par les *moshavniks*.

Zeev ralentit l'allure, fléchit les jambes ; ses hommes et Nissan l'imitent. À une vingtaine de mètres, attaché à

une souche, un âne piaffe, frappe le sol avec ses sabots noircis comme des ongles gâtés. Zeev ordonne de s'arrêter. Non loin, un vieil Arabe au visage prolongé d'une barbe couleur d'os, tête nue, s'active dans le champ. Deux besaces pendent sous ses bras ; il les remplit de légumes, qu'il déterre à mains nues. Sous la lune, le monde est noir ou blanc, le vieillard ressemble à une figurine en bois clair. Il a travaillé ce champ avant qu'il soit saisi par les Juifs et vient reprendre ce qu'il a cultivé. Zeev saisit son arme.

– En joue, murmure-t-il.

Les hommes épaulent, sauf Nissan, qui ne parvient pas à y croire. Les culasses des Mausers claquent. Zeev répète son ordre. Nissan donne un coup de pied dans la poussière, qui volette dans la lueur de la lune, et lâche son fusil. L'arme chute en causant un fracas de boîte métallique.

Zeev s'approche de son frère, le fixe avec des yeux immenses :

– Qu'est-ce que tu fous ? hurle-t-il, en russe.

– Je ne tire pas sur les vieux, répond Nissan, terrifié.

Zeev l'aurait peut-être assassiné s'ils s'étaient trouvés seuls – une balle, un accident. Nissan place les mains en corolle autour de sa bouche.

– Dégage ! hurle-t-il au vieil homme.

L'Arabe se redresse, cherche son âne, abandonne et s'enfuit à travers champs.

– Tirez ! s'écrie Zeev.

Nissan se bouche les oreilles, des étincelles jaillissent de la gueule des fusils et le vieux s'écroule. Zeev pose son arme, se jette sur Nissan ; ils se battent comme des frères, sans scrupules à faire mal, à coups de poing dans le visage, de genou dans les côtes et les parties. Un direct dans la gorge enfonce le larynx et suffit à tuer sur le coup, ils le savent. Zeev tente d'enfourcher Nissan, qui le déséquilibre d'un coup de paume à la tempe ; Nissan fond sur lui, lance un crochet qui brise le nez de son frère, le sang gicle sur le visage et la poitrine de Zeev ; Nissan tente de le cogner à nouveau mais Zeev saisit sa main et la retourne, lui brise un doigt. Nissan charge, tête en avant, Zeev le balaye. En retombant, Nissan se foule la cheville. L'âne du vieil Arabe assiste au pugilat, immobile.

Les membres de l'escouade séparent les deux frères en frappant Nissan. L'un d'eux propose de les amener à l'infirmerie du *moshav* mais Zeev insiste pour qu'on les dépose chez eux et qu'on y fasse venir le médecin.

– Et le corps du vieux ?

– Plus tard.

Zeev sectionne l'entrave de l'âne avec sa baïonnette, l'animal reste où il se trouve, les regardant partir ; deux hommes soutiennent chacun des frères.

– Tu mériterais qu'on t'abandonne ici, pour que tu te fasses bouffer par les chiens sauvages.

Nissan se tait, songe à une phrase lue dans un roman russe, prononcée par un personnage désespéré, disant

que l'existence vous confronte toujours aux situations que vous vous efforcez d'éviter.

Il repense au vieil Arabe, à son corps d'ancêtre qui a donné la vie, conté des histoires, embrassé des enfants. Le voilà désormais roulé dans un sillon, buvant la lune par la bouche, dans l'attente des charognards.

– Je vais t'égorger ! hurle Nissan.

La nuit ne rend pas d'écho, c'est l'heure du silence, quand les animaux savent le miracle du matin tout proche. L'un des hommes s'avance pour gifler Nissan.

– Non, c'est à moi de le corriger, dit Zeev.

– Quand tu veux, espèce de fasciste, répond Nissan.

– Les déserteurs, il faut les passer par les armes, lance une voix jeune et grave.

Nissan redoute qu'un homme lui attache les mains et le mène à l'écart pour le fusiller. Zeev parle, s'échauffe, Nissan ne l'écoute plus, le visage cramoisi de son frère l'effraie.

Ils pénètrent dans le village au rythme des claudications de Nissan. Zeev réclame qu'on l'exécute sur la place du village ; Nissan tremble de rage, il a chaud, sait que personne n'osera le tuer maintenant qu'ils se trouvent dans le *moshav*.

Les deux frères s'insultent de plus belle. Les villageois se cachent derrière les volets de leur ferme pour les voir passer. Tout le monde se connaît. La honte sur la famille.

✧

Ruth s'est levée depuis peu. Sa journée débute avant l'aube, avec celle des bêtes. Elle a mal dormi, comme toujours lorsqu'elle sait ses fils en patrouille. Yakov – son mari – et Esther – sa fille aînée – se trouvent à l'étable, ils traient. Dina – la fille d'Esther – dort encore.

L'angoisse de Ruth grandit à l'approche du jour, ses fils sont censés rentrer. Elle entend grossir un bruit de pas lourds : trop de jambes là-dedans pour qu'il s'agisse seulement de Zeev et Nissan. Peut-être des *moshavniks* allant prêter main-forte à un fermier, pour sarcler ou vêler puis brûler le cadavre d'un veau mort-né. La brucellose sévit en ce moment.

Le bruit s'intensifie jusqu'à ce que la porte d'entrée s'ouvre en claquant contre le mur ; Zeev pénètre dans la maison, flanqué de deux hommes, le visage marbré d'hémoglobine.

– Et Nissan ?

Ruth songe à une embuscade arabe, son plus jeune enfant mort pour rien. Nissan apparaît, accroché au cou d'un *moshavnik*, la cheville grosse comme un genou ; Ruth porte la main à son cœur, soulagée.

On lâche Nissan, qui s'écroule sur le plancher ; Ruth s'accroupit et tente de l'asseoir, dos contre le mur.

– Aidez-moi, voyons ! On ne va pas le laisser allongé ! s'écrie-t-elle.

Un colon l'assiste, Nissan se laisse faire en s'appuyant sur les coudes.

Ruth se précipite vers la porte de derrière, l'ouvre.

– Esther !! Yakov !!!

De petits pieds claquent, une fillette pénètre dans la pièce en se frottant les yeux ; elle sanglote, serre contre son ventre une poupée en chiffons.

– Retourne dans ta chambre, Dina !

Les pleurs de la fillette redoublent : sa grand-mère ne lui parle pas comme cela d'habitude. Yakov et Esther entrent dans la maison, ramenant avec eux une odeur de paille souillée et de fumier. Esther relève son fichu, glissé sur le front.

– Va recoucher ta petite, ordonne Ruth.

– Qu'est-ce qui se passe ? lance Esther, sans avoir entendu sa mère.

– Va recoucher ta petite, dit Yakov.

Esther saisit Dina par la taille et la soulève, malgré les protestations de la fillette qui jette sa poupée sur le sol. Yakov la ramasse, la tend à Esther, qui s'engouffre dans le couloir menant aux chambres à coucher.

Zeev fait signe à sa mère d'approcher une chaise pour Nissan ; on entend toujours les pleurs de Dina, étouffés.

– Expliquez-nous ce qui se passe.

Les *moshavniks* se regardent.

– Vas-y, David, tu parles bien, dit Zeev à un brun dont la tête paraît trop petite pour ses épaules.

Esther revient dans la pièce, les manches retroussées, le front plissé. David rejoue la scène : Zeev ordonne de tirer sur le vieil Arabe, Nissan refuse, ils se battent.

– On a dû les séparer... Ils se seraient entretués sinon.

Ruth se tourne vers ses fils :

– Mais pourquoi ?

– On te l’a dit ! Ce con n’a pas voulu tirer !

Esther lève la main.

– On se calme, vous allez me décrire à nouveau comment ça s’est passé.

Chacun son tour, les membres de l’escouade relatent une nouvelle fois l’incident et répondent aux questions d’Esther. Ruth se rend dans la cuisine ; elle ouvre un placard, d’où elle sort des torchons et une bassine, qu’elle remplit en la plongeant dans un tonneau où l’on recueille l’eau de pluie. Elle nettoie le visage de Nissan, ses mains, fait de même avec Zeev, qui grimace lorsqu’elle dégrasse son nez.

– Il faut les conduire chez le médecin... ils sont blessés ! dit-elle, en russe.

– Ils ne sont pas à l’agonie, on est d’accord ? lance Esther.

– Non, répond timidement sa mère.

– Dans ce cas, laisse-nous finir...

Bras croisés, Esther écoute les paysans-soldats, scrute les bouches, l’expression des visages, afin de soupeser la

teneur des mots, de déjouer les dissimulations. Soudain, elle se rue sur Nissan et l'empoigne par le col.

– Tu me veux quoi, Rosa Luxemburg ? demande-t-il.

– Tu es un lâche, un traître... tu n'as rien à faire sous ce toit, ni au *moshav*...

Esther gifle Nissan, qui ricane.

– Il faut le traduire en cour martiale, dit Zeev, se tenant le nez comme s'il s'assurait de son existence.

– Tu ne peux pas faire ça à ton frère ! s'écrie Ruth.

– C'est la procédure !

Yakov enfonce les mains dans ses poches et arpente la pièce sans un mot. Nissan toise Zeev, jamais il n'aurait cru son frère capable de telles paroles. Il baisse la tête, concentre son attention sur sa cheville oblique et s'évanouit.

✱

Zeev quitte le *moshav* la veille du passage de son petit frère en cour martiale. Il regagne son affectation, non loin d'Afoula, après avoir consigné son témoignage par écrit. La cour se réunit à l'école d'agriculture pour filles, dans une grande pièce vert d'eau, qui sent l'humus et le bois infesté.

Le procès débute aux aurores. Par la fenêtre, les nuages couleur d'émail s'effrangent dans le ciel d'hiver. Nissan a bien dormi, il redoute la justice des hommes,

l'infamie, la honte. Face aux juges, il s'agit de faire preuve de contrition et de parler peu. C'est ainsi qu'on attire la clémence et qu'on les conforte dans leur bon droit.

Les deux juges sont jumeaux, des colons fondateurs du village, compagnons de route des deux sœurs de Nissan. Malka, la plus jeune, lui manque, il regrette de ne pas l'avoir suivie à Tel-Aviv. Les juges discutent sans nerfs, comme s'ils avaient épuisé toutes les morales et les indignations. Les trilles des oiseaux sauvages et les criaillements de basse-cour scandent leurs réquisitions.

L'un des juges ouvre une chemise cartonnée, dont il sort des fiches qu'il lit à haute voix. Il s'agit du témoignage de Zeev, qui dépeint Nissan comme un déserteur, un adversaire de leur peuple. Les membres de l'escouade défilent à la barre ; chacun confirme la version de Zeev, répond à la cour avec la déférence et l'empressement de ceux qui sont situés dans le *bon camp*.

Nissan se fait violence pour ne pas les interrompre, hurler qu'ils ont raison et les supplier d'en finir. À l'annonce de la sentence, Nissan doit se lever, les juges parlent longtemps avant de lui signifier son exclusion de la Haganah. Un homme en uniforme le pousse devant lui et le mène dans un bâtiment voisin, où il signe des formulaires, puis on l'assoit dans une pièce, seul, où il patiente jusqu'à ce qu'on le laisse partir aux heures les plus chaudes du jour. Il n'a rien mangé depuis la veille au soir. Un goût de lait tourné dans la bouche.

Nissan regagne la ferme. Personne ne l'attend ; la famille travaille. Comme il entre dans la cour, son père vient à lui, une fourche à la main.

– Aide-moi à faire les foins.

Nissan le suit dans la grange. Le paternel pique et jette la paille ; Nissan fait pareil, plus lent, sa main et sa cheville le font encore souffrir. Au fil de la journée, la fatigue se mue en écrasement, Nissan va parfois boire au puits, à même le seau.

Esther pénètre dans la grange à la tombée de la nuit. Sitôt qu'elle aperçoit Nissan, elle marque un temps d'arrêt, plante les yeux au-dessus de lui pour ne pas le voir, adresse une remarque à leur père au sujet du bétail et s'en va. Yakov saisit la fourche de Nissan, la jette dans un râtelier avec la sienne.

– Allons dîner, je vais te réchauffer du ragoût.

✱

Écarté des patrouilles et des manœuvres militaires, Nissan a plus de temps pour dessiner. Grâce aux indications de sa mère, il remet la main sur ses vieux carnets de croquis, laissés dans une malle pleine de vêtements datant de leur vie en Europe. Il les feuillette mais n'y trouve rien de bon.

Nissan bâcle la traite du matin pour aller dessiner en rase campagne, assis dans les lentisques, sur le sol

brûlant. Le soleil chauffe le papier de son carnet, sèche la mine de ses crayons ; il reproduit les bêtes, les crevasses, les forêts et les étangs. Pas les hommes. Il travaille des heures, il en ressort la tête lourde, comme après une nuit de voyage.

Il rentre au coucher du soleil, dîne seul ou avec ses parents puis se retire dans sa chambre, s'assoit sur son lit, se remet à l'ouvrage, affinant les textures des ombres, le grain des ciels et des pentes. Souvent, il s'endort sur son cahier, la tête contre les pages, comme s'il les écoutait.

Seuls ses parents et sa nièce Dina lui adressent la parole. Certains jours, Esther refuse qu'il travaille à la ferme et le lui fait savoir par leur mère. Il arrive que les pionniers l'insultent et le menacent mais Nissan fait le sourd. Un jour qu'il passe devant la coopérative, un groupe de colons l'attrape, le moleste et le jette au sol.

– Casse-toi d'ici, Van Gogh.

– On va te couper l'oreille !

Un type pose le pied sur l'abdomen de Nissan, un autre agite une machette au-dessus de son oreille, pendant qu'on lui maintient les bras et les jambes. Un de ses agresseurs a fait partie de l'escouade de Zeev, la nuit du meurtre du vieil Arabe, il a même porté Nissan jusqu'à la ferme. La poussière pénètre dans les oreilles de Nissan, sa ceinture s'enfonce dans son bassin, le type

à la machette s'empare de son carnet, le balance par terre et le tranche en deux, d'un coup de lame.

– Je vais te crever ! hurle Nissan.

Le garçon à la machette le gifle, les autres s'esclaffent.

– On se casse.

Ils s'éloignent, frappant dans l'air, jouant la scène ; Nissan se redresse, s'agenouille et ramasse les deux moitiés de son carnet, ses dessins mutilés. Son cerveau palpite à en faire mal, la rage lui donne une migraine assommante, il s' imagine déchirer ses bourreaux à mains nues.

De retour à la ferme, Nissan trouve sa mère à la cuisine, occupée à émincer de gros poivrons qui craquent sous le tranchant de son couteau. L'entendant approcher, Ruth se retourne, les mains pelliculées d'une humeur orange.

– Tu es déjà là ?

Maculé de poussière, bruni, Nissan ne répond pas. Elle comprend.

– Qui t'a fait ça ?

– Tous, vous m'avez *tous* fait ça.

Ruth enlace la tête de son fils ; elle sent le paprika, l'ail et l'huile d'olive.

– Mon petit...

Elle répète ces deux mots, le berce puis va chercher une bassine d'eau claire et un chiffon propre. Elle époussette son fils, le nettoie, l'eau de la bassine prend une teinte safran.

Ruth va préparer du thé, qu'ils boivent à la russe, un sucre entre les dents, puis Nissan montre à sa mère son carnet de dessins massacré.

– Quelle honte, soupire-t-elle en se passant la main sur le front.

Son impuissance fait pitié à Nissan.

– Il faut que ta sœur intervienne.

– Esther ne fera rien pour moi.

Ruth détourne le visage pour ne pas montrer ses yeux ; Nissan saisit les deux moitiés de son carnet, les ausculte.

– Maintenant, j'ai deux fois plus de dessins ! dit-il avec un rictus qui relève un coin de sa bouche.

Sa mère sourit en hochant la tête, ressert du thé ; Nissan lisse les feuillets froissés, détache les plus endommagés, jette au feu ceux qui sont irrécupérables. Ruth se remet à la cuisine, évoque les récoltes, le repas, médite sur les gens du *moshav* ; Nissan ricane pour la contenter. Il songe au fusil caché dans la remise, se demande s'il est chargé et lequel de ses agresseurs il tuerait en premier. Il espère avoir le temps de se suicider avant d'être abattu, s'imaginer répandre de l'essence dans la cache d'armes, mettre le feu, tout faire sauter. Sa mère se plaint de Malka, qui ne lui écrit pas assez à son goût.

Nissan l'interrompt :

– Maman, j'ai peur d'assassiner quelqu'un.

Ruth se retourne, un trait de tension sépare ses sourcils.

- Tu blagues pour savoir si je t’écoute, hein ?
- Non, je vais le faire.

Elle s’essuie les mains sur son tablier, prend une chaise et s’assoit devant Nissan.

- Il faut que tu quittes le *moshav*.
- Mais pour aller où ?
- Loin d’ici... un endroit où tu as de la famille... à Tel-Aviv !

Nissan lève les yeux au plafond, sa mère lui prend la main.

- Tu vivrais chez Malka. Son mari a des relations. Il te trouvera une place.
- Je ne sais pas...

Nissan contrarie sa mère pour lui soutirer du réconfort.

- Je te rendrai visite de temps en temps.
- Zeev et Esther te l’interdiraient.

Ruth se replace sur sa chaise.

- Je suis leur mère, je n’ai pas de comptes à leur rendre.

Elle marque une pause.

- Pour la ferme, ne t’inquiète pas.
- Tu sembles soulagée à l’idée que je parte.

Ruth incline la tête.

- Oui, pour être franche...

Les doigts de sa mère sur les siens causent une gêne qu’il fait durer.

- ... mais ça me déchire l’âme.

Quand elle relève la tête, Nissan voit qu'elle pleure,
il la serre contre lui.

– Maman, je suis désolé de ne pas savoir vivre
comme on l'attend de moi.